

VIGREUX (Germaine, épouse VANNETZEL),
*née le 11 juin 1910 à Auxerre (Yonne), décédée le 24 juin 2008 à Quimperlé (Finistère). -
Promotion de 1932 L.*

Germaine Vannetzel, la Bourguignonne, a vu le jour quelque douze siècles après le rattachement du royaume des Germains Burgondes à l'empire de Charlemagne. À la veille de la Première Guerre mondiale, elle fut le second enfant né de ce qu'il convient d'appeler l'union de petites gens. De ceux-là qui, eux aussi, ont fait la Grande Histoire et sont presque toujours oubliés d'elle. Édouard Vigreux, son père, quand il rencontra sa mère, Reine Sabourin, servante à Auxerre, venait de perdre sa vigne ravagée par le phylloxéra. Une terre qu'il avait chérie, remontée de bas en haut, à la hotte, à dos d'homme, quand l'excès des pluies la précipitait dans la vallée. Douloureusement, tenacement, comme un paysan chinois accroché à sa rizière de montagne. Fine, travailleuse, économe, Reine et lui quand ils s'unirent n'ignoraient déjà plus rien des durs combats physiques et moraux à mener pour la survie.

Une chance pour eux pourtant, lorsque leur jeune couple obtint la garde de la conciergerie du lycée de jeunes filles d'Auxerre. Factotums inlassables discrets, ce fut sans doute à leur distinction naturelle autant qu'à leur dévouement qu'ils durent, en retour, d'avoir forcé le respect autour d'eux et l'attention portée aux deux enfants gracieux, bien élevés, bien doués qui leur étaient nés.

René: l'aîné de onze ans de Germaine. Plein d'allant, d'idéalisme et patriote enthousiaste. Engagé à 18 ans en 1917 dans l'artillerie, muté dans l'aviation sur sa demande sous les ordres de Guynemer, cité plusieurs fois à l'ordre de la nation pour sa bravoure au combat, mort par noyade dans le Rhin à Spire en 1919, après s'être jeté de son avion en perdition dans le fleuve sans qu'on ait pu le secourir à temps. Le deuil d'Édouard et de Reine. Celui de Germaine, petite fille attachée au souvenir du frère aîné et devenue la seule consolation des Vigreux, leur seule raison d'assumer en y croyant encore, les combats de l'aventure terrestre. Un lourd pari à tenir! Qu'elle tiendrait. Autant pour eux que pour elle-même. Puisque dès les classes de primaire, petite élève studieuse, avide de connaissances, remarquée par ses maîtresses, admise à poursuivre ses études secondaires au lycée d'Auxerre, encouragée, par la suite, à tenter le concours d'entrée à l'École normale supérieure de Sèvres qu'elle réussirait, ce serait pour enseigner les belles lettres françaises, latines et grecques qu'en 1935, à l'âge de 25 ans, elle franchirait, pour la première fois, la lourde et belle porte du lycée de jeunes filles du Mans où se déroulerait la totalité de sa carrière d'enseignante.

En 1938, sauvageonne villageoise, amoureuse de la lecture et des mots autant que de son terroir, admise en sixième au lycée, rue Berthelot, mal à l'aise dans sa peau d'interne privée de la chaleur parentale, quand je croiserais dans les escaliers cette jolie femme aux cheveux noirs et lisses, rassemblés en chignon à hauteur de nuque, mère d'un petit garçon prénommé René en souvenir du frère bien aimé, mariée à un jeune instituteur avenant et de belle allure rencontré à Auxerre, Jean Vannetzel que, nommé en poste dans la Sarthe, elle avait suivi, je ne savais pas encore ce que moi, et tant d'autres, allions devoir, en particulier pendant les noires années de guerre, aux qualités humaines et à l'excellence de l'enseignement de cette authentique Bourguignonne dont la grand-mère rentrait les soirs d'été à mi-corps dans la rivière pour rafraîchir son lait de nourrice du feu du travail du jour avant de donner le sein au dernier petit de l'année. À cette comédienne née, que dis-je, tragédienne autant que fine pédagogue, passionnée de surcroît de théâtre au point de réussir à passer la rampe, en s'emparant, pour nous la lire, d'une voix frémissante et chaude, nous la rendant prégnante, de telle ou telle scène du Cid, d'Horace, de Cinna, d'Andromaque ou de Phèdre, à toucher notre public ingrat d'adolescentes, encore à peine délivrées des sauvageries d'une enfance mal dégrossie et peu encline à sortir d'elle-même; à nous ouvrir, au travers de la pompe alexandrine si dépaysante pour nous, voire ennuyeuse, du discours de ses héros tourmentés par la fièvre des passions (admirables ou criminelles), non seulement les portes du rêve, mais de l'exercice de la libre réflexion. Son aboutissement sur une pensée

capable de jeter sur soi et sur le monde un regard objectif sans complaisance; d'accéder du même coup aux richesses d'une vie intérieure personnelle, structurante permettant de transcender les duretés de notre quotidien d'alors, celui des autres, le sien. Celui de ses deux enfants René et Monique, sa cadette née en 1939 et que Jean, son père, n'avait eu l'occasion de n'approcher qu'une fois, lors d'une permission avant la débâcle française et son départ en captivité pour l'Allemagne.

Un tel rayonnement assorti d'une si belle culture au sens le plus fécond du terme, car Germaine Vigreux-Vannetzel était capable de nous faire aimer Cicéron autant que Montaigne, Valéry autant que Ronsard, ne pouvait, au fur et à mesure des années, que faire boule de neige, élargir la cote d'amour dont elle jouissait parmi nous, ses élèves, *intra muros*. Après la chute du nazisme et dans la foulée du retour de son mari au foyer, ses causeries consacrées à ses commentaires personnels sur l'œuvre des écrivains, des philosophes, des dramaturges de l'après-guerre, sur les arts plastiques feront salle comble au Mans. Laissant toujours, une fois de plus, la porte ouverte à la liberté des consciences, du jugement moral, esthétique, de chacun, elles témoignent d'une probité intellectuelle qui n'est pas toujours l'apanage, loin s'en faut, de certains ténors d'une intelligentsia orgueilleuse d'elle-même et se tenant d'autant pour infaillible.

Rassemblées par les bons soins de l'imprimerie Martin, justement réputées en Sarthe, leur publication en 1967 sous le titre de *Reflets de vie culturelle* recevra un bel accueil, pleinement mérité. Auparavant, à partir de 1950, elle assurera, des années durant, la présidence et les fonctions de rédactrice en chef, lors de sa fondation par le même imprimeur éditeur Jean Martin d'une revue: *La vie mancelle et sarthoise*, qui de nos jours continue d'être très appréciée pour la qualité des articles et des illustrations consacrés à la mise en valeur du patrimoine socioculturel « mainiaut », de sa contribution, au cours des siècles, à la physionomie du paysage national français d'aujourd'hui. Son allant, son amour de la poésie et de la musique, la feront remarquer par le compositeur Louis Maingueneau, vendéen d'origine, fixé en Sarthe par mariage, dont l'œuvre remarquable demeure à ce jour injustement négligée. L'appui d'un Charles Vielle, d'un Marcel Landowsky, d'un Jean Fournet ne lui ayant pour autant pas ouvert les portes de l'Opéra de Paris, c'est à Germaine Vannetzel qu'il confiera la rédaction du livret de son dernier drame lyrique, tiré d'Euripide : *Alkestis*, avant sa mort accidentelle.

Chevalier de la Légion d'honneur, officier des Palmes académiques, il y aurait encore sans doute beaucoup à dire de cette femme dévouée, non seulement aux siens, à ses élèves, mais encore au travers d'œuvres caritatives, aux plus démunis d'entre nous. De cette femme qui fut pour moi un soutien constant dans ma volonté de me mesurer avec la page blanche, de me colleter avec les mots. Qui fut pour moi une seconde mère, une amie intime.

Elle avait foi en l'existence d'un Dieu, je crois. Est-ce pour cela qu'elle a désiré, *post mortem*, l'incinération ? La réduction de sa chaleureuse enveloppe terrestre en juste un peu de cendre. Dans l'espérance d'une libération aussi pure, aussi désincarnée, aussi prompte que possible de l'âme. Une belle âme.

Catherine PAYSAN dans *L'Archicube*, n° 7 bis, numéro spécial, février 2010.